ELLE.3038.P.158-162.Juarez.BAT 15/03/04 19:26 Page 2

Dans un terrain vague de Ciudad Juárez, huit grandes croix roses se dressent vers le ciel. Elles portent le prénom des jeunes femmes dont les corps mutilés ont été retrouvés là, le 21 novembre 2001.

Jane Fonda (à gauche) manifeste aux côtés des mères de victimes. Au centre, Ester Luna : sa fille de 15 ans a disparu il y a six ans.

Jérôme de Perlinghi

## CES MEXICAINES QU'ON ASSASSINE

**Plus de trois cent soixante-dix femmes ont été violées et tuées à Ciudad Juárez, au Mexique. Aujourd'hui, les mères comptent sur la mobilisation internationale pour mettre fin à dix ans de meurtres impunis.**

REPORTAGE D'ISABELLE DURIEZ

# PAS UNE DE PLUS !

C'est un sourire furtif, inattendu. Mais un sourire quand même. Patricia Cervantes n'est pourtant que douleur et colère. Sa fille Neyra, dont elle exhibe la photo sur la poitrine, a disparu le 13 mai 2003, dans une rue de Chihuahua. Elle n'est jamais rentrée à la maison. Et Patricia sait que ce serait folie que d'espérer son retour. Dans cette région du nord du Mexique, une jeune fille qui disparaît réapparaît tôt ou tard. Corps sans vie, meurtri, abandonné dans le désert ou dans une décharge. Malgré tout, en ce 14 février, elle sourit en regardant autour d'elle. « Nous ne sommes pas seules, explique-t-elle. Cela me redonne un peu d'espoir. » De fait, derrière elle et d'autres mères de victimes, entre cinq et sept mille personnes, dont les actrices Jane Fonda et Sally Field, venues manifester dans les rues de Ciudad Juárez au cri de « Ni una más » : « Pas une de plus ».

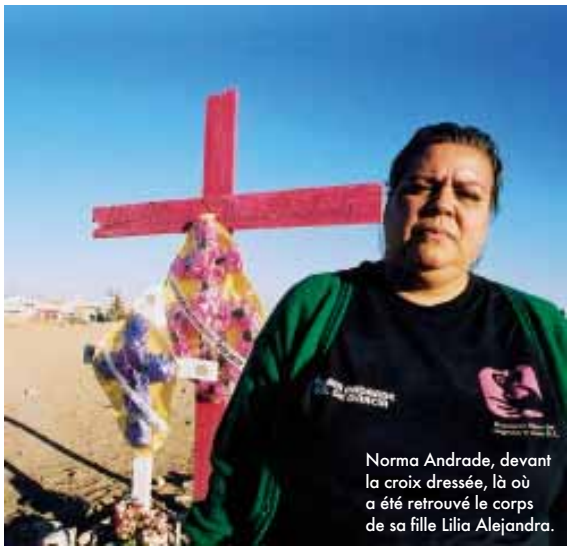
Depuis 1993, plus de 370 femmes ont été assassinées dans cette ville ouvrière à la frontière du Mexique et des Etats-Unis, selon un rapport d'Amnesty International paru l'été dernier. Parmi elles, 137 ont subi des sévices sexuels et seuls 70 corps ont été identifiés. Plus d'un millier de filles sont portées disparues. Elles avaient entre 15 et 25 ans. Un massacre silencieux. Un « femmicide », selon Marcela Lagarde, députée féministe mexicaine qui accuse le gouvernement de complicité passive. Car, en dix ans de crimes, seul un coupable a été condamné pour un meurtre. « Chaque fois qu'une nouvelle victime est découverte, la presse écrit "encore une", comme si c'était normal », dénonce Ester Luna, qui, elle aussi, marche en tête, la photo de sa fille entre les mains. Brenda a disparu il y a six ans sur le chemin de son travail. Elle avait 15 ans. « Non, ce n'est pas normal. Ce ne sont pas juste des noms qui s'envolent dans le vent. Ce sont nos filles. Des filles pauvres qui ne demandaient qu'à



Page 30 - 37

ELLE.3038.P.158-162.Juarez.BAT 15/03/04 17:52 Page 4

Guadalupe Zabala porte la photo de sa fille assassinée.


Norma Andrade, devant la croix dressée, là où a été retrouvé le corps de sa fille Lilia Alejandra.

Neyra, la fille de Patricia Cervantes, est l'une des dernières disparues.

# CES MEXICAINES QU'ON ASSASSINE

travailler et qui ne sont jamais revenues à la maison. Nous avons le droit de savoir qui les a tuées. Nous voulons des noms. Des visages. Nous voulons crier : "Ni una más". »

« Ce qui se passe ici est absolument terrifiant. » Eve Ensler, fondatrice du V-Day, une organisation qui lutte contre la violence envers les femmes, et auteur de la célèbre pièce « Les Monologues du vagin », a organisé la manifestation avec Amnesty International. Elle avait déjà manifesté à Ciudad Juárez l'an passé pour la Saint-Valentin. « Si rien ne change, avait-elle promis, nous reviendrons avec du monde. » Elle a donc fait venir Jane Fonda et Sally Field, les actrices mexicaines Lilia Aragón, Marintia Escobedo et Laura Flores, deux élues du Congrès américain, Hilda Solis et Jan Schakowsky, ainsi que la presse internationale dans leur sillage. « C'est fou que nous soyons obligées de venir ici avec des stars pour que quelqu'un s'intéresse à ces femmes, s'emporte Eve Ensler. Mais, si nous gagnons ici, ce sera une victoire pour toutes les femmes du monde. » Juste avant la marche, les actrices ont expliqué les raisons de leur mobilisation. « Je suis là parce que 370 jeunes et vibrantes femmes n'y sont pas, a expliqué Sally Field, les larmes aux yeux. Nous devons protéger notre plus précieuse ressource : les femmes. Ce sont vos filles, ce sont mes filles. Nous avons le devoir de nous battre. » Très émue, Jane Fonda a fait part d'un sentiment partagé par beaucoup d'autres manifestants ce jour-là : « Je suis riche. Je suis célèbre. Je suis Blanche. J'ai une fille et une petite-fille et je sais que, si elles étaient assassinées ou disparaissaient, les autorités feraient tout pour savoir qui les a tuées ou kidnappées. Etre une de ces mères, c'est être ignorée, comme si cela n'avait pas d'importance... Elles méritent mieux. Elles doivent obtenir justice. »

Dans le silence d'un terrain vague, en pleine zone industrielle de Ciudad Juárez, huit grandes croix roses se dressent vers le ciel. Elles portent le prénom des jeunes femmes dont les corps mutilés ont été retrouvés là le 21 novembre 2001, entre gravats, pneus et touffes de graminées séchées. Claudia Ivette, Brenda, Barbara, Laura Berenice, Lupita, Esmeralda, Verónica et une huitième qui n'a pu être identifiée. Personne ne sait pourquoi les meurtriers ont choisi cet endroit, mais il est symbolique de ce qui se passe à Ciudad Juárez : il est situé juste en face du bâtiment de la Fédération des maquiladoras. Ces usines, qui se sont installées en masse de ce côté-ci du Rio Grande pour profiter d'une main-d'œuvre sous-payée, emploient 70 % de femmes. Plus agiles de leurs mains, paraît-il, mais surtout moins organisées et plus dociles. Un tiers des victimes, qui travaillaient pour ces entreprises, traversaient des quartiers pauvres pour aller prendre les bus mis à leur disposition.

« Avec les maquiladoras, Ciudad Juárez est devenue une cité de femmes, explique Esther Chávez, fondatrice et directrice de Casa amiga, le seul centre d'accueil pour femmes battues dans cette ville de 1,3 million d'habitants. Des milliers de jeunes filles sont arrivées de tout le pays pour y travailler. Cela a créé beaucoup de tensions dans notre société machiste. Ces filles gagnent un peu d'argent, sortent le soir, veulent être plus indépendantes. Du coup, les hommes ne sont plus les rois à la maison. En plus, ils ont du mal à trouver du travail. Toute cette frustration accumulée se retourne contre elles. » Esther Chávez est l'une des premières à avoir alerté les autorités sur la multiplication des meurtres en 1993. « Je croyais alors qu'il suffirait de dire publiquement ce qui se passait et que ces meurtres cesseraient. Mais les autorités ont juste conseillé aux filles de ne pas mettre de minijupe et de vomir si elles étaient attaquées, pour dégoûter leur agresseur ! Rien n'a été fait pour arrêter les meurtriers et d'autres assassins ont profité de cette impunité. » Avec des conséquences dramatiques sur les relations entre hommes et femmes. « Il n'est pas rare qu'un mari menace de se débarrasser de sa femme sur une décharge. Combien sont passés à l'acte ? », interroge Esther Chávez.

## Pendant dix ans, les familles ont non seulement souffert de la perte d'un enfant, mais de l'indifférence des autorités.

Pendant dix ans, les familles ont non seulement souffert de la perte d'un enfant, mais de l'indifférence des autorités. La police a refusé de leur répondre, donné le corps de quelqu'un d'autre à identifier, n'a pas tenu compte des informations qu'elles ont pu apporter... Des proches ont même été battus, menacés, pour avoir réclamé justice et pointé les incohérences des enquêtes. « Les autorités n'ont que faire de ces victimes parce que ce sont des filles et parce qu'elles sont pauvres. Elles n'ont aucun poids social et n'ont pas les moyens de se payer un avocat », explique Marisela Ortiz, une grande lassitude dans la voix. Cette institutrice, horrifiée par la disparition d'une de ses élèves, a fondé Que nos

SUITE PAGE 162

Jérôme de Perlinghi

ELLE.3038.P.158-162.Juarez.BAT 15/03/04 17:53 Page 5

Conférence de presse organisée par Eve Ensler, fondatrice du V-Day, après la manifestation.

# CES MEXICAINES QU'ON ASSASSINE

filles rentrent à la maison, une association pour soutenir les familles dans leurs démarches. Un engagement qui lui a valu d'être harcelée de coups de téléphone, menacée et suivie par un 4 x 4 qui a failli la faire sortir de la route. « La police veut faire croire qu'il s'agit uniquement de violences domestiques et de crimes passionnels. Mais nous sommes persuadés qu'il s'agit de crimes organisés et qu'elle couvre les meurtriers. »

Le résultat d'une décennie d'enquête soulève en effet plus de questions qu'il n'apporte de réponses. En 1995, l'Egyptien Latif Sharif, qui a un long casier judiciaire aux Etats-Unis pour agressions sexuelles, est accusé de sept des meurtres. Jugé en 1999, il n'est condamné en 2003 que pour un seul crime, à vingt ans de prison. Entre-temps, les assassinats continuent. En 1999, une adolescente de 14 ans échappe à une agression par le chauffeur du bus qui la ramène de l'usine. Cinq chauffeurs sont arrêtés et accusés d'être payés par Latif Sharif pour prouver son innocence ! Aucun ne sera condamné. En 2001, cinq jours après la découverte des huit corps mutilés sur le terrain vague, deux autres chauffeurs sont accusés, aveux à l'appui. Mais le médecin de la prison confirme qu'ils ont été torturés. L'un des accusés meurt en prison, l'autre, Victor García, continue de clamer son innocence. Leur avocat est criblé de balles au volant de sa voiture... par la police. Officiellement, il a été « confondu avec un fugitif ». A partir de 2000, les meurtres se sont propagés à la ville de Chihuahua. En avril dernier, un couple de marginaux y est arrêté. Eux aussi affirment avoir été torturés.

La femme de Victor García se bat aujourd'hui aux côtés des mères des jeunes filles. Agresseurs présumés et proches des victimes côte à côte, l'alliance peut étonner. « Mon mari est innocent et, pendant ce temps, les vrais coupables courent toujours », explique Myriam García, qui a été menacée et battue pour avoir demandé avec insistance la libération de son mari. « Plus personne n'a confiance dans les autorités », ajoute Patricia. Sa fille, la belle Neyra, est l'une des dernières à avoir disparu, à Chihuahua, dix ans jour pour jour après la découverte du premier cadavre. De dessous son poncho, Patricia sort un bout de journal avec la photo d'un squelette aux os blanchis. Le corps de sa fille, trouvé dans le désert, selon la police. « Vous croyez que c'est le cadavre de quelqu'un disparu depuis cinquante-cinq jours, demande-t-elle. Pas moi. Je leur ai dit : "Si vous êtes si sûrs que c'est ma fille, c'est parce que c'est vous qui l'avez tuée". »

Norma Andrade en est, elle aussi, persuadée. En ce 14 février, cette femme amère n'est pas à la manifestation V-Day, mais entourée de sa famille et d'amis, là où sa fille Lilia Alejandra a été enlevée il y a exactement trois ans. Un autre terrain vague, une autre croix rose. Les deux enfants de Lilia Alejandra jouent dans la poussière. « Ils m'aident à tenir », dit Norma, que les petits appellent maman. Ils avaient 18 et 5 mois quand leur mère a été enlevée ici, à quelques mètres de la maquiladora où elle travaillait. « Des voisins ont vu une femme nue en train d'être violée dans une voiture et ont appelé la police, raconte Norma. La patrouille n'est arrivée qu'au bout d'une heure, trop tard. » Une semaine après, le corps de Lilia Alejandra a été retrouvé au même endroit, dans une couverture. Elle avait été violée, torturée, étranglée. Selon le rapport d'autopsie, elle avait été retenue en captivité pendant cinq jours avant d'être tuée. « Ce qui est horrible, constate Norma, c'est que ceux qui ont fait ça ont peut-être recommencé. »

Pour toutes ces familles, le seul espoir est d'obtenir que le gouvernement fédéral mexicain prenne directement en charge les enquêtes sur les disparitions et les meurtres. Alors qu'elles sont du ressort des autorités locales depuis dix ans. Ces derniers mois, le président Vicente Fox a franchi un premier pas. En octobre, il a désigné Guadalupe Morfín Otero, une spécialiste des droits de l'homme, pour diriger une commission spéciale chargée de coordonner les enquêtes. Puis, fin janvier, le procureur María Lopez Urbina a été spécialement nommé pour reprendre les cas qui peuvent encore être élucidés. « Si nous découvrons des irrégularités, nous agirons immédiatement contre les autorités qui ont été impliquées », a-t-elle promis aux familles, tout en reconnaissant qu'elle n'a pas encore les moyens de faire son travail. « Grâce à la pression internationale, plus de progrès ont été accomplis en six mois qu'en dix ans », se félicite Esther Chávez. Mais d'autres, comme Marisela Ortiz, se montrent plus sceptiques. « Disons que, au moins, le gouvernement fait semblant de prendre les choses en main et ne nie plus qu'il se passe quelque chose de grave à Ciudad Juárez. » **I.D.**

## Les pistes de l'horreur

**En l'absence d'enquête digne de ce nom, personne ne sait qui a tué les disparues de Ciudad Juárez. Sur les 370 meurtres, une centaine présentant des similitudes font penser à un (des ?) serial killer. D'autres hypothèses ont été soulevées comme le trafic d'organes ou les « snuffs movies », où la mort est filmée en direct... Mais la piste principale est liée aux trafiquants de drogue. Le cartel de Ciudad Juárez est l'un des plus florissants du pays : 70 % de la cocaïne exportée du Mexique vers les Etats-Unis transite par cette région. Et les autorités sont soupçonnées d'être généreusement payées pour fermer les yeux. Sur les meurtres aussi ? Plusieurs journalistes ont récemment mis en cause une dizaine de familles influentes de Ciudad Juárez : grands propriétaires, politiques, avocats, industriels, dont les fils participeraient au trafic et peut-être à des orgies meurtrières. Alors, des « juniors » de grandes familles ? Ou des trafiquants qui tueraient pour le plaisir ? Des policiers sadiques ? Des maris machistes ? Malheureusement, au bout de dix ans d'impunité, la réalité est probablement un mélange de tout ça.** ■

Jérôme de Perlinghi